

final cut revue de presse

Conception et écriture **MYRIAM SADUIS**
Avec **MYRIAM SADUIS** et **PIERRE VERPLANCKEN**

Festival Carthage Dance Tunis 2019
La Manufacture Avignon 2019

Compagnie Défilé
www.myriamsaduis.be



Service de presse Zef

Isabelle Muraour : 06 18 46 67 37 & Emily Jokiel : 06 78 78 80 93
Assistées de Jean-Luc Weinich et Carole Guignard
contact@zef-bureau.fr | www.zef-bureau.fr



point presse

RADIO

Pascal Paradou RFI « De Vives voix » : Myriam Saduis était l'une des invités de l'émission du 24 juillet

Lina Leguen **Radio Monte Carloe Doualiya**, interview de Myriam Saduis, passé au Journal de la culture, passage à l'antenne le 26 juillet à 13h44

INTERVIEW

M la scène : Marie-Laure Barbaud interview de Myriam Saduis le 10 juillet à l'issue de la représentation

journalistes venus

PRESSE ECRITE

Quotidienne

Etienne Sorin **Le Figaro**
Fabienne Darge **Le Monde**
Louise Vayssière **La Provence**
Jeanne Ferney **La Croix**
Muriel Steinmetz **L'Humanité**
Asma Drissi **La Presse (Tunis)**

Hebdomadaire

Bertrand Tapollet **Gauchebo**
Anaïs Heluin **Politis**
Anne Bocandé **Jeune Afrique**

Mensuelle

Agnès Santi **La Terrasse**

Trimestrielle

Jean-Pierre Han **Revue friction**

WEB

Rana El Moussaoui **AFP**
Angelo Corda **Pluton mag**
Marie-Laure Barbaud **M La Scène**
Olivier Neveux **Théâtre/public**
Armelle Héliot **Le journal d'Armelle Héliot**
Julie Cadilhac **La Grande Parade**
Daniel Le Beuan **Ouvert aux publics**
Marie-Claire Poirier **A bride abattue**
Émilie Dumesny **Playtosee.com**
Anaïs Heluin **Sceneweb**
Laura Capelle **Financial Times**

AUTRE

Marie Sorbier **I/O Gazette**
Anne **Boncandé RFI / afrique.com / Jeune Afrique**

RADIO

Perrine Malinge **France Inter**
Michel Flandrin **France Bleu Vaucluse**
Manon Bojidarovitch **RCF Vaucluse**
Marie Blanc **Radio l'écho des planches**
Lina Leguen **Radio Monte Carlo Doualiya**

radio

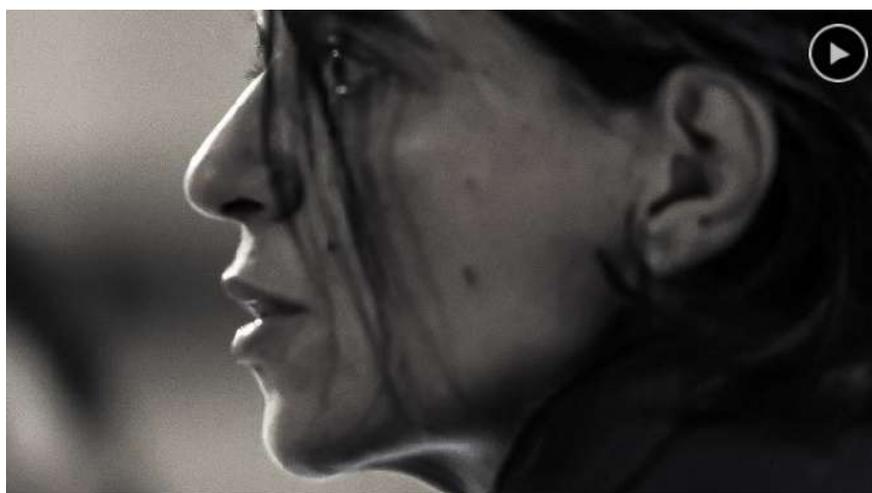


DE VIVE(S) VOIX

Avignon, clap de fin pour le In, mais le Off continue...

Pascal Paradou

Diffusion : mercredi 24 juillet 2019



La metteuse en scène Myriam Saduis. © Serge Gutwirth

>PODCAST

<http://www.rfi.fr/emission/20190724-avignon-clap-fin-le-in-mais-le-off-continue>

Bilan de cette 73ème édition avec son directeur Olivier Py et zoom sur quelques spectacles du Off, dont *Le fantôme d'Aziyadé* d'après Pierre Loti avec Xavier Gallais, mise en scène de Florient Azoulay (reportage de Marjorie Bertin) et *Final Cut*, de et avec Myriam Saduis, à la Manufacture.

presse française

Le Monde

Festival d'Avignon 2019 :
nos 20 spectacles préférés à découvrir
ces prochains mois en tournée

FINAL CUT

de et par Myriam Saduis



Myriam Saduis dans « Final cut ». MARIE-FRANÇOISE PLISSART

Actrice, metteuse en scène et désormais auteure, Myriam Saduis raconte l'histoire d'une folie familiale. La sienne, ou plutôt celle de sa mère, prise dans les rets de la grande histoire. Ou comment cette mère, une Italienne de Tunisie, a pendant toute son enfance cachée à sa fille l'existence de son père, parce qu'il était arabe. Partant du plus intime, Myriam Saduis tisse avec une constante justesse de ton un spectacle bouleversant sur la manière dont l'histoire, en l'occurrence celle de la colonisation, peut briser la raison des individus.

Fabienne Darge

A Paris, Centre Wallonie-Bruxelles, les 9 et 10 octobre.

Puis tournée en Belgique et en France sur la saison 2020-2021



À Tunis, la pièce a reçu un accueil ému. La famille tunisienne de Myriam était en larmes. Marie-Françoise Plissart

OFF

En quête du père perdu de l'autre côté de la mer

À la Manufacture, Myriam Saduis, dans *Final Cut*, analyse sans peur son histoire familiale douloureuse liée au passé colonial de la Tunisie.

Myriam Saduis met en scène et joue *Final Cut*, un texte autobiographique. Elle est seule avec une table et une chaise. Deux figures déchirantes hantent le plateau. Sa mère, qui occupe tout l'espace de son enfance et de son adolescence, et son père, grand absent qu'elle n'a pas connu, nié, flouté comme sur un négatif photographique. « Douze ans d'analyse trois fois par semaine ! » lance-t-elle. En plus d'une heure quarante, elle revisite son histoire à la marge de la grande, dévoile l'insu colonial, cultive efficacement la digression en un langage actif troué d'ellipses.

Le théâtre de Myriam Saduis extrait tout le suc du passé meurtri

En 1938, dit-elle avec sa voix de fumeuse, sa mère, d'origine italienne, naît en Tunisie, alors protectorat français. Ses arrière-grands-parents, des paysans, avaient émigré en 1885, comme beaucoup de Maltais, de juifs, de Grecs. En 1955, un an avant l'indépendance, âgée de 18 ans, sa mère tombe sous le charme du père, un homme d'affaires tunisien de 30 ans. C'est une « déflagration ». À la maison, on ne veut pas entendre parler de cet « indigène », de ce « bougnoul ». 1956. La Tunisie acquiert son indépendance. La famille débarque en France. Dijon, Toulouse. Déclassement, pauvreté. On ne parle plus de Tunis. Père et mère s'écrivent en poste restante. En 1959, la mère, enfin majeure, quitte la maison, rejoint son grand amour en Tunisie, l'épouse, tombe enceinte. En 1961 – un trou dans la généalogie, élucidé sur scène –, elle rentre en France avec lui. Myriam naît en novembre. Trois ans plus tard, ils se séparent. Ces parties les plus reculées de sa généalogie, Myriam Saduis les fouille avec l'aide de son analyste – qu'elle joue aussi aux points d'usure – escortée de plages musicales,

d'un extrait de *la Mouette*, de Tchekhov (avec Pierre Verplancken sur scène), et d'archives de l'INA dues à René Vautier, entre autres.

La fillette que fut Myriam, fruit des amours interdites de l'Italienne et de l'Arabe, revit donc, vêtue comme une poupée, chosifiée, niée, avec ces « satanés cheveux qui font toujours des nœuds ». La mère s'incarne en gestes raides ponctués d'éclats délirants. Quant au père, éjecté manu militari de l'histoire familiale, interdiction d'en parler.

Le théâtre, lieu de la parole articulée, installe alors gravement une thérapeutique d'âme où passe le souffle de celui qu'on a voulu effacer et Myriam pousse à bout l'analyse d'une identité bâillonnée. La mère décide de franciser leur nom. Saadaoui devient Saduis. Possible, depuis la loi, toujours en vigueur, du 25 octobre 1972. Pour couronner le tout, la mère parvient à faire expulser le père de France.

Le théâtre de Myriam Saduis – lectrice assidue de Marguerite Duras à l'écriture faite de sauts temporels et de « mots-absence » – extrait tout le suc du passé meurtri, ouvre les coffres renfermant la paranoïa d'empire et celle des familles. Elle suit ses affects d'un doigt ferme, explore l'élaboration du racisme chez le paria. Montrée en juin à Tunis lors des Journées chorégraphiques de Carthage, la pièce a reçu un accueil ému. La famille tunisienne de Myriam était en larmes. Quelques années plus tôt, pour la première fois, à l'âge de 40 ans, Myriam Saduis s'était rendue en Tunisie pour se recueillir sur la tombe de son père. Elle avait alors fait la connaissance de ses tantes, oncles et cousins. On dit que son fils ressemble à Béchir, le père de son père. ♦

MURIEL STEINMETZ

Final Cut, 18 h 10, à la Manufacture jusqu'au 25 juillet. Relâche le 11 et le 18 juillet. Tél.: 04 90 85 12 71.



Myriam Saduis revient sur son enfance tunisienne dans *Final Cut*.

Dans le noir, rallumer la mémoire

AVIGNON OFF

Disparition d'un père, évaporation d'un fils : *Final Cut*, de Myriam Saduis, et *Disparu*, de Cédric Orain, proposent des traversées intimistes et puissantes portées par des femmes au jeu subtil.

≡ Anais Heluin

L'histoire, pour Myriam, est une sensation de vide au creux de l'estomac. C'est l'incompréhension, la blessure causée par un changement de nom imposé par sa mère, qui d'une petite Saâdaoui a fait une Saduis. C'est sa douleur lorsque cette même mère la peignait longuement pour dompter les épis de ses cheveux noirs. Trop noirs à son goût.

Agée aujourd'hui d'une cinquantaine d'années, la comédienne et metteuse en scène Myriam Saduis part dans *Final Cut* de ses souvenirs d'enfance pour remonter le cours du temps et tenter d'éclaircir les zones d'ombre de son histoire familiale. Lesquelles, découvre-t-on au fil de

sa pièce, sont très liées à des cicatrices plus collectives : celles qu'a laissées derrière lui le passé colonial de la France. Sa présence en Tunisie depuis 1881 précisément, qui a pesé sur sa vie de femme née en 1961 d'une mère née en Tunisie dans une famille de colons italiens et d'un père tunisien.

« *Quand ma mère est morte, j'ai trouvé des lettres chez elle ne m'avait jamais remises, dont elle ne m'avait pas parlé.* » Dès ces premiers mots prononcés par Myriam Saduis, assise derrière un bureau tout simple, on sent que la parole est pour elle une conquête. Le fruit d'un travail commencé il y a longtemps. Plus de quinze ans avant la création du spectacle en

novembre 2018 à Bruxelles au Théâtre Océan Nord, dont la directrice, Isabelle Pousseur, est la collaboratrice artistique. Après avoir réalisé plusieurs créations, dont une adaptation de *La Monette* et une pièce autour de Hannah Arendt, c'est donc la première fois que Myriam Saduis parle sur scène à la première personne. La première fois qu'elle rend publique son enquête. Son exploration est devenue au fil des années un passionnant récit-fleuve qu'il a fallu couper, réagencer cent fois pour en faire un spectacle.

À la Manufacture, l'un des lieux les plus réputés du off du Festival d'Avignon en raison de la qualité de ses choix artistiques, la parole de Myriam Saduis offre un

contraste saisissant avec la foule et le bruit qui ne quittent pas la ville avant la fin souvent très tardive des spectacles (1). Sans doute *Final Cut* est-il encore chargé de son passage à Tunis, où il a été programmé quelques semaines plus tôt dans le cadre du festival Carthage Dance. Et où, pour la première fois, Myriam Saduis jouait devant la famille de son père, dont elle tente de se rapprocher à travers son « *monologue en duo* », comme elle aime à appeler sa pièce. Car c'est là, avec la folie maternelle, le thème central du récit – cet homme a fini par disparaître pour ne jamais revenir. Laisant derrière lui des questions que le théâtre permet non pas de résoudre mais de creuser et d'affûter.

Autre évaporation intrigante au Train bleu, un lieu du off ouvert l'an dernier et qui est déjà une référence en matière d'écritures contemporaines. Dans *Disparu*, de Cédric Orain, de même que dans *Final Cut*, ce sont ceux qui restent qui ont la parole. Et qui tentent de se débrouiller avec le

vide et le silence comme le fait tout comédien, forcé de négocier avec l'espace hors du temps et de la vie quotidienne qu'il occupe le temps d'une représentation. Dans ces deux spectacles, des personnes – des femmes – déploient un verbe précis et sensible qui a vocation à faire vivre des absents. Un père dans le cas de Myriam Saduis, un fils dans celui de Cédric Orain. Deux êtres écorchés par leur époque. Par sa violence clairement énoncée dans *Final Cut*, plus implicite dans *Disparu*.

À l'image des paroles qu'elles servent, les scénographies de ces deux belles découvertes ont la sobriété qui manque à bien des pièces du in. À *Points de non-retour (Quais de Seine)*, par exemple, où Alexandra Badea déploie une histoire proche de celle de *Final Cut* : la quête familiale d'une jeune femme qui, par un biais trop didactique et spectaculaire, nous ramène à la guerre d'Algérie. Et à ses conséquences des deux côtés de la Méditerranée.

Dans *Disparu*, une chaise et le clair-obscur subtil, mouvant, créé par Éric Da Graça Neves, qui assure aussi la régie générale du spectacle, suffisent à souligner la profondeur de la comédienne Laure Wolf. Sa manière tout intérieure de donner corps au vide laissé par un enfant disparu volontairement à l'âge de 19 ans. Phénomène qui, relate Cédric Orain, concerne environ 2.500 personnes par an en France. Beaucoup plus ailleurs. Au Japon, par exemple, où est situé un autre beau spectacle consacré au sujet : *Les Évaporés*, de Delphine Hecquet, créé en fin de saison dernière au Théâtre de la Tempête à Paris (voir *Politis* du 20 juin).

Qu'elle soit inspirée d'un fait divers ou qu'elle naisse d'une expérience vécue par celle qui s'en fait la narratrice, la parole au cœur de ces deux spectacles du off est animée par une urgence qui se passe de dramatisation. Pas un cri, pas une larme dans *Disparu* et *Final Cut*, mais des phrases qui tantôt se bousculent tantôt peinent à se frayer un chemin jusqu'au public. Et même un humour tendre-amer chez Myriam Saduis. Une autodérision au sens de Michel Foucault, dont une citation placée en exergue du texte dit l'existence d'une drôlerie « *au sens de quelque chose d'étrange, de vif, d'insaisissable* ». D'un rire qui permet de résister aux malaises d'hier et d'aujourd'hui. Surtout lorsque c'est une artiste de talent qui le fait résonner. Entre les remparts d'Avignon pour l'heure, avant d'aller s'épanouir ailleurs. ●

(1) Pas moins de 1538 dans le off cette année.

Final Cut.
La Manufacture, à 18h10, jusqu'au 25 juillet. www.lamanufacture.org

Disparu.
Le Train bleu, à 13h45, jusqu'au 24 juillet. theatredutrainbleu.fr

JEUNE AFRIQUE

Tunisie : « Final Cut », une pièce qui explore les traumatismes de l'histoire coloniale



Fruit d'une histoire familiale entre la Tunisie, la France et l'Italie, la pièce « Final Cut », de Myriam Saduis, explore les silences et les traumatismes liés à l'histoire coloniale.

En ce soir de juin à Tunis, au festival Carthage Dance, le théâtre national Le 4ème Art, dirigé par le metteur en scène Fadhel Jaïbi, est complet. S'y joue la création Final Cut, de la metteuse en scène française Myriam Saduis. Saâdaoui de son nom de naissance, apprend-on dans cette pièce écrite à partir de son histoire familiale. « Mon but n'était pas de raconter ma vie, mais de rendre compte de la manière dont mes parents avaient été pris dans le flux de l'Histoire. »

Quête identitaire

Myriam Saduis, la cinquantaine aujourd'hui, y incarne son propre personnage. La pièce débute avec des lettres qui lui parviennent de Tunisie et s'adressent à elle par un « Chère cousine ». Or, cette part tunisienne d'elle-même, Saduis ne la connaît pas. Commence ainsi une quête identitaire écrite comme une enquête, où le public est sans cesse interpellé. Une manière de rappeler que ce qui se joue est le fruit d'une histoire commune entre les deux rives de la Méditerranée.

Pour les grands-parents maternels de Myriam, il est impossible que leur fille s'unisse avec un 'indigène'

Façon cours magistral, Saduis resitue le contexte géopolitique de sa naissance. Ses parents sont nés en Tunisie, sous protectorat français. Sa mère est italienne, son père tunisien. Un amour impossible à l'époque des guerres d'indépendance, où les colons quittent progressivement le territoire. Pour les grands-parents maternels de Myriam, il est impossible que leur fille s'unisse avec un « indigène ».

La famille s'installe en France, choisit le camp d'un « Empire » à sauver. À sa majorité, la mère de Myriam transgresse les interdits et rejoint son amant en Tunisie. En 1961, elle tombe enceinte et décide que sa fille naîtra en France. « Jusqu'à l'âge de 40 ans, je ne savais pas pourquoi mes parents avaient quitté la Tunisie subitement », avoue Myriam. Plus tard elle découvrira l'importance de la crise de Bizerte dans ce parcours.



Mais avant cela il y a l'enfance. Trois ans après sa naissance, ses parents se séparent. Le père de Myriam est effacé de la cartographie familiale au même titre que l'est la Tunisie de l'histoire de France à l'époque. Forcée à l'assimilation, la jeune fille ne doit parler ni italien ni arabe, elle est baptisée et doit briller à l'école de la République. Sa mère va jusqu'à franciser son nom. « Ma mère, c'était l'Empire », assène Myriam qui choisit, dans son écriture dramaturgique, l'humour comme outil de distanciation pour ne pas tomber dans la psychanalyse narcissique, même lorsqu'elle raconte la violence paranoïaque de sa mère ou sa propre tentative de suicide.

Elle met en scène ses séances de psychanalyse et la place des mots, rédempteurs, dans son parcours. Le souffle de la pièce est ainsi fait de traversées littéraires et musicales. Une maison qu'elle se construit pour échapper à celle, sans fondations, proposée par sa mère. « Et il me semblait que mon père était dans les mots », confie-t-elle.

Marguerite Duras, Barbara, Victor Hugo, Edward Saïd, Seloua Luste Boulbina, Frantz Fanon comblent l'absence, et sont alors constitutifs de l'enquête. Le théâtre est lui aussi mis en abîme. À quelques reprises, le comédien Pierre Verplancken fait office, sur scène, de figure parentale. Les traversées de ces personnages intimes, que ce soit les œuvres d'art, le père rêvé ou la mère envahissante, fonctionnent à merveille. La trompette d'Amir ElSaffar vient quant à elle ouvrir le temps du dénuement.

Trous noirs

Ce soir de fête des Pères, pour la première représentation de Final Cut en Tunisie, l'émotion est palpable sur les visages de la famille retrouvée de Myriam Saduis et du reste du public. « L'importance d'une parole ne réside pas dans la puissance de son cri, mais dans la hauteur du silence qu'elle impose », écrit le poète Tahar Bekri. Puis, les langues se délient.

*Pendant la révolution, nous étions
dans l'action, dans le présent.
Aujourd'hui les Tunisiens ont besoin
d'en savoir plus sur leur passé*

« Pendant la révolution, nous étions dans l'action, dans le présent. Aujourd'hui les Tunisiens ont besoin d'en savoir plus sur leur passé », témoigne une historienne. « Née dans les années 1990, je m'identifie à votre récit, raconte une poétesse. Je traverse aussi vos questionnements à notre manière ; suis-je arabe, berbère, tunisienne ? Dois-je parler arabe, français, anglais ? »

Émue à son tour, Myriam Saduis cite Hannah Arendt en substance. « Chaque fois que quelqu'un naît, il y a possibilité de commencement, mais cela n'est pas possible à partir du silence et des trous noirs. On peut être libre à partir du moment où on assume la mémoire et où on la dépose. »

Final Cut n'est pas un témoignage, c'est une poétique de résilience et d'émancipation.

Anne Bocandé

presse tunisienne



Les journées chorégraphiques de Carthage 2019 : Quand le corps se raconte

Par **La Presse**, Asma Drissi
Publié sur 20/06/2019

La soirée antillaise, du samedi soir entre le spectacle « cercle égal, demi-cercle au carré » et le bal ouvert au public à la place des théâtres, a montré le visage festif de l'expression corporelle, la danse aux couleurs flamboyantes des Antilles; des danses terriennes, sociales introduites aux Antilles et en Guyane avec la colonisation, réappropriées par les esclaves rencontrent les danses africaines. Le dialogue ainsi établi entre tradition et modernité revisite les danses sociales et les électrise dans un univers géométrique au contact des danses urbaines, composant un hymne vivifiant à la créolisation et au métissage artistique. « Des maux de nous », venu du Burkina Faso, chorégraphié par Irène Tassembédo, une grande figure de la chorégraphie moderne de l'Afrique contemporaine. Depuis plus de 30 ans, elle développe un travail chorégraphique original alliant danse contemporaine et danse africaine, s'inscrivant dans le temps présent, tout en réinventant le langage de la danse. « Des maux de nous », c'est des regards croisés. Sur des corps marqués à jamais. Sur des esprits meurtris. Sur des larmes qui coulent à l'intérieur. Des mamans trop jeunes, des bébés

perdus. La solitude et l'inexpérience. La violence et l'injustice. La rage du pourquoi moi. Tous ces maux peuvent-ils se dire ? Peuvent-ils s'exprimer ? Ces souffrances peuvent-elles enlever l'espoir ? Non, il y a assez de rayon de soleil pour tous... C'est ce combat pour vivre qu'elles dansent. Un combat si tragiquement quotidien dans ce monde.

Parmi les moments forts de cette édition est la pièce de théâtre « Final Cut » de Myriam Saduis,

metteuse en scène, auteure, et directrice artistique de la Cie Défilé à Bruxelles. De sa performance, elle propose une écriture dramaturgique comme un révélateur de sa vie et son histoire personnelle et familiale. « Elle a occupé toute la scène de mon enfance et de mon adolescence, cette folie maternelle. Mon père se tenait là, comme flouté, comme ces négatifs photographiques que ma mère n'avait pas pu se résoudre à jeter ». Le monologue de Myriam Saduis est une enquête, une quête de la partie manquante du portrait de famille, de l'image tronquée du père.

La folie de la mère, ses délires paranos, le territoire qu'elle occupe, l'éducation qu'elle lui donne, le destin qu'elle lui réserve... être française et pas italienne comme elle, et surtout pas tunisienne comme son père.

Myriam Saduis fait le plein d'images et de chansons, dit le refus de se laisser briser. Elle se réfère à l'Histoire, à la littérature, à la psychanalyse, aux traités de psychologie coloniale et essaye de dresser une photo de famille que tout a séparé.

Myriam Saduis a eu le temps de partir sur les traces de ses origines, de reconstituer le puzzle de sa vie, et d'écrire son texte et en faire une œuvre où elle ne fait le procès à personne, où elle raconte avec distanciation et parfois même froideur ses relations houleuses avec sa mère, et pointe du doigt le système de pensée colonial qui a instauré une classification raciale.

« Final Cut » de Myriam Saduis n'est pas un simple récit de vie, c'est un regard juste et distancié, intelligent et bouleversant sur un pan de l'Histoire de la Tunisie et de la France, une période de l'Histoire qui a façonné les territoires aussi bien géopolitiques que personnel et émotionnel.

Asma Drissi

web



MEDIAPART
MAR. 23 JUIL. 2019 - ÉDITION DE LA MI-JOURNÉE

BALAGAN, le blog de Jean-Pierre Thibaudat

Festival d'Avignon : entre France et Maghreb, deux fortes quêtes d'identité

7 JUL. 2019 PAR [JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#) BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

« Points de non -retour (Quais de seine) » d'Alexandra Badea et « Final cut » de Myriam Saduis sont des pièces à l'affiche du Festival d'Avignon. L'une dans le In , l'autre dans le Off. A travers des histoires familiales entre deux pays, les deux spectacles passent par les massacres du 17 octobre 1961 à Paris. Des zones d'ombre où l'une se perd un peu et l'autre fait mouche.

Assise à un table en bois aux multiples tiroirs dont l'un est plus secret que les autres, l'actrice, autrice et metteuse en scène Myriam Saduis nous regarde. Elle est calme, déterminée. Elle est là pour nous raconter une histoire, la sienne et celle de sa famille franco-tunisienne. Elle le fait dans un désordre calculé tout en nous guidant avec des « « retenez cela, j'y reviendrai tout à l'heure ». Son récit, non linéaire, est parfaitement structuré y compris dans ses digressions. Elle aura attendu plus de quinze ans avant d'oser parler d'elle et des siens sur une scène. Un passage à l'acte nourri et rendu possible par une psychanalyse qui aura duré douze ans.? L'évocation des dernières séances -où Myriam Saduis joue à la fois l'analysée et l'analyste (avec une voix et un accent qui rappellent feu l'acteur Daniel Emilfork)- permettent au spectacle de se terminer sur une note drôle, point final d'une histoire qui ne l'est pas, drôle, celle d'une élucidation personnelle et familiale où l'Histoire tient le rôle de décor, de bande-son, de bande-image et d'éclairages.

Quête autour d'un père

Myriam Saduis a un partenaire fantôme et omniprésent, sa mère (« merveilleuse et paranoïaque » résume t-elle), et un autre, éphémère mais bien réel l'acteur Pierre Verplancken, « j'y reviendrai tout à l'heure ». Et le père ? Il est où le père ? Cette interrogation fonde le spectacle. Issue d'une famille de colons italiens vivant en Tunisie depuis le protectorat français, la future mère de Myriam tombe amoureuse d'un tunisien, le jeune et forcément beau Béchir Saädaoui. Sous la pression familiale mais pas seulement, le couple se sépare. Pire encore : le père disparaît des conversations, des albums photos, il devient un non-être, un non-dit. Myriam naît d'un père disparu jusqu'à son nom. Magie de la francisation autorisée par la loi, la petite Myriam Saädaoui devient Myriam Saduis. Folie que celle de ces jeux troubles de double creusant le doute et la folie. Ainsi ces moments extraordinaires où l'actrice Myriam Saduis, au profit volontaire et à la voix affirmée, casse

son corps et prend une toute autre voix sortie de ses entrailles, pour chanter des bouts de mélodie de Barbara (« dis quand reviendras-tu ? » par exemple) que lui fredonnait sa mère. Tous ces faits intimes sont aussi le reflet et le relais de l'Histoire, celle qui lie et délie deux pays, la France et la Tunisie, un mariage forcé celui-là, un jeu de dupes entre la colonisation menée des « races élues » et le rouge aux lèvres de la civilisation apportée aux « races inférieures » alias métèques et autres bicots ou bougnoules avec citation terrifiante de Jules Ferry sortie d'un des tiroirs de la table. Chaque ouverture de tiroir est une flèche acérée. Ce que contient le dernier donne son titre au spectacle : *Final cut*. Je n'en dirai rien, bien sûr.

Née l'année du 17 octobre 1961

Exemple type de la façon dont Myriam Saduis agence son spectacle. « *Je suis née en France, en 1961. Et je n'ai découvert qu'à 40 ans dans quelles circonstances ma naissance a eu lieu* » dit-elle, assise à la table comme une conférencière ou un professeur d'histoire (fausse piste) en ouvrant son spectacle. Premier élément, l'année 1961 va convoquer les massacres du 17 octobre de cette année-là. La grande manifestation pacifiste des Algériens de France à Paris qui se terminera par un bain de sang : des centaines d'Algériens roués de coups, morts ou pas, jetés dans la Seine sur ordre du préfet Maurice Papon. Une page noire, dont la suite ne l'est pas moins, « retenez cela j'y reviendrai tout à l'heure ». Deuxième élément : l'année 1961 convoque la bataille de Bizerte qui commença cette année-là, moment de tension entre la France et la Tunisie devenue indépendante depuis peu qui se soldera par des bombardements meurtriers de l'armée française. L'un des moments peu glorieux et même monstrueux de notre Histoire lui aussi mis entre parenthèses ou oublié du glorieux récit de notre Histoire Nationale cher au président français. Troisième et dernier élément, le 17 octobre en appelle un autre, celui de l'année 1896 qui vit la création sur la scène du théâtre Alexandrinski à Saint Pétersbourg de *La mouette* de Tchekhov. C'est là où intervient, à l'intérieur du monologue de Saduis, le premier duo avec Pierre Verplancken dans le rôle d'Arkadina, la mère de Constantin, et ce dernier (Saduis). La fameuse scène où le fils (Saduis donc) demande à la mère de lui refaire son pansement. Scène où l'on peut voir une mise en abîme du geste de *Final cut* : Myriam Saduis y refait le pansement de sa vie, le théâtre tenant le rôle de la bande Velpeau. Tout le spectacle est ainsi construit, monté peut-on dire, passant de l'intime à l'historique, de la quête à l'introspection, de la confession personnelle à la construction théâtrale.

Final cut a été créé en 2018 au Théâtre Océan Nord à Bruxelles (où Myriam Saduis est artiste associée) dans la cadre d'un festival Mouvement d'identité. Avant Avignon, il était à l'affiche du festival Carthage dance qui comme le titre ne l'indique pas se passe à Tunis et ne se limite pas à la danse.

Festival d'Avignon: seuls parmi la foule

Par Etienne Sorin

CHRONIQUE - In et surtout off, le solo est une forme très prisée.
De *Phèdre!* à *Final Cut*, les réussites abondent à Avignon.

Mille cinq cent quatre-vingt-douze spectacles dans le Off et pas un seul *Mariage de Figaro*. Le chef-d'œuvre de Beaumarchais n'a pas sa place dans un festival qui précarise et formate à tout-va. Une heure douche comprise, telle est la durée moyenne d'un spectacle dans le off, où les théâtres ont des allures de fast-food. Dans ce contexte, le «seul en scène», appellation moins vulgaire que one-man-show et moins narcissique que «monologue», pullule. Un plateau, un comédien, un texte. Appauvrissement de la scène ou essence du théâtre? Verre à moitié vide ou à moitié plein? Les deux mon capitaine. Même le in s'y met. La preuve avec *Phèdre!*, relecture jubilatoire de la tragédie de Racine par François Grémaud, présentée à la Collection Lambert dans le cadre de la sélection Suisse en Avignon. Conçue pour les classes de lycée, cette conférence instruit en amusant. Dans le rôle de l'idiot savant, Romain Daroles, mélange de Bourvil et de Steve Carell. Il ne craint pas les jeux de mots vaseux («pour Thésée, Égée est à la fois le nom du père et de la mer»), les digressions techniques sur l'alexandrin, les accents ridicules (celui du Midi pour Oenone). Pas de bonne parodie sans fine connaissance de l'œuvre.

La passion de Grémaud pour Racine est à l'aune de celle de Phèdre pour Hippolyte. Une joyeuse exception dans un festival in où les artistes sont sérieux comme des papes. Dans le off, un autre Suisse la joue solo avec brio. Dans *Ma Colombine*, au 11 Gilgamesh Belleville, le grand metteur en scène Omar Porras raconte son enfance en Colombie, son arrivée à Paris et sa découverte du théâtre dans les années 1980. Feu follet virevoltant, le fondateur du Teatro Malandro à Genève n'a nul besoin de clones pour se démultiplier. Dans le même théâtre, Dorian Rossel adapte *Laterna magica*, l'autobiographie d'Ingmar Bergman, dans laquelle le metteur en scène et cinéaste suédois raconte ses tourments de fils de pasteur et d'artiste. Un très beau texte servi par un excellent comédien, Fabien Coquil.

À la Manufacture, c'est sa propre histoire que narre Myriam Saduis dans *Final Cut*. Née en 1961, elle enquête sur son père tunisien qu'elle n'a pas connu, effacé des tablettes par une mère folle, fille de colons italiens dans une Tunisie alors protectorat français. Une recherche de la vérité non dénuée d'humour et surtout bouleversante.

LA CROIX

Festival Off d'Avignon 2019, une image par jour

Chaque jour, du 5 au 24 juillet, notre envoyée spéciale au Festival d'Avignon, Jeanne Ferney, livre ses coups de cœur. Voici le dernier, « Final Cut », de Myriam Saduis.

Jeanne Ferney

► « Final Cut », de Myriam Saduis



La comédienne Myriam Saduis a grandi en ignorant tout de son père tunisien, tenu à l'écart par le clan maternel.

L'histoire de Myriam Saduis s'est bâtie sur l'absence et les silences. Née d'un père tunisien et d'une mère d'origine italienne installée en Tunisie jusqu'à l'indépendance, la comédienne a grandi en ignorant tout de ses racines arabes et de son père, méthodiquement tenu à l'écart par le clan maternel.

Installée derrière un bureau en bois – dont les tiroirs renferment quelques-uns des secrets familiaux – elle égrène les mensonges et les non-dits avec une précision chirurgicale, liant sa trajectoire semée de trous noirs aux zones d'ombre de la décolonisation. Des révélations surgissent, vertigineuses.

Comme pour éviter le pathos, Myriam Saduis les confie presque en passant, sans laisser paraître d'émotion. Ainsi de la loi du 25 octobre 1972 sur la francisation des prénoms et noms, encore en vigueur aujourd'hui, dont elle décline des exemples saisissants. Son patronyme en est un, que sa mère a fait changer de Saâdaoui à Saduis, escamotant encore la figure paternelle. Hommage d'une fille au père qu'elle n'a pas connu, *Final Cut* est une tentative de recoller les morceaux d'une histoire intime et collective. On en sort ému, remué.

Jusqu'au 25 juillet à la Manufacture, à 18 h 10, puis en tournée.

Le Journal d'Armelle Héliot

Critiques théâtrales et humeurs du temps



Avignon : les singuliers pour quelques jours

Quand un artiste est à part, original, on craint de se mettre à l'écriture parce que l'on est toujours en dessous de ce que l'on a ressenti. Voici trois grands caractères. Très différents.

[...]

C'est une autre personnalité de femme qui aura marqué le festival off. Une artiste que l'on connaît et dont on suit le travail depuis longtemps. On connaissait l'adaptatrice, la metteuse en scène, la directrice d'acteurs, l'intellectuelle.

On découvre l'auteure et la comédienne. Et dans un exercice très particulier : celui d'une quête personnelle, une quête du père. La quête de la vérité de sa naissance et de sa vie.

Myriam Saduis réside et travaille principalement en Belgique. Après *La Nostalgie de l'avenir* d'après Tchekhov en 2012 et *Amor mundi/Hannah Arendt* en 2016 que l'on a vu en France, elle a donc écrit *Final cut*.

Elle l'a interprété, seulement accompagnée de Pierre Verplancken, durant tout le festival.

Un texte ardu, dense, tout en ruptures mais avec une armature très souple et solide. Allers et retours. Une mère italienne, catholique, ayant vécu en Tunisie. Un père tunisien, musulman. Disparu ou plutôt effacé par la volonté des adultes venus s'installer en France, après les événements de Bizerte.

Derrière un bureau, cette femme brune, au visage volontaire mais tendre, au regard sombre, profond et doux, à la voix très bien placée, nous raconte son histoire. Son enquête.

Elle se lève, se déplace, danse. La présence, discrète et claire de Pierre Verplancken est très séduisante.

Un appui d'images, mais sans excès. Isabelle Pousseur, metteuse en scène délicate et lucide, qui dirige le théâtre Océan Nord, à Bruxelles, là où travaille Myriam Saduis, a participé à la mise en scène.

Une bande-son avec chansons, une création de Jean-Luc Plouvier, des lumières de Nicolas Marty, des conseillers artistiques, un travail vidéo de Joachim Thôme, l'interprète a su s'entourer.

Elle sait trop que le théâtre est question de collectif et que, pour donner plus de force à cette histoire si intime et bouleversante, il faut être parfait.

Le public ne s'y est pas trompé qui a tout de suite fait salle comble à la Manufacture, après des représentations triomphales au Festival de Carthage, Tunisie oblige, où le spectacle a été créé.

La construction du texte est remarquable, comme l'est l'interprète, avec son timbre aux moirures fermes. Une interprète qui se garde de tout pathos, comme se tenant à distance.

On reverra *Final cut* dès octobre, à Paris, au Centre Wallonie-Bruxelles, puis en tournée en Belgique. En attendant d'autres rendez-vous.

Enfin, signalons, un nouveau venu dans le off. Un journaliste qui aime le cinéma, le théâtre, auteur de livres très documentés et aimants, Henry-Jean Servat.

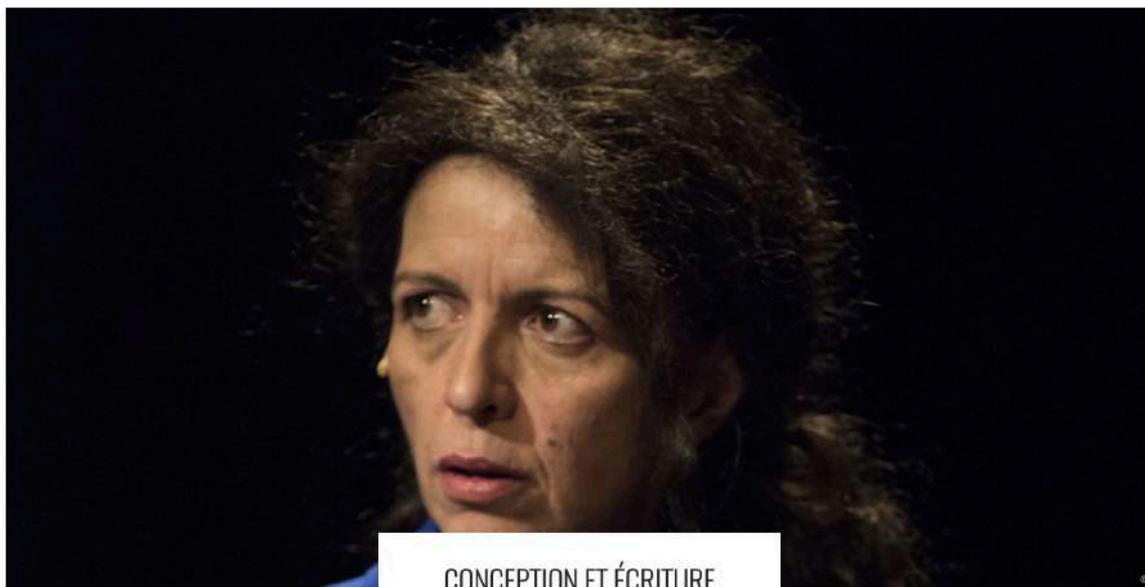
« Final cut », La Manufacture, jusqu'au 25 juillet, 18h10. Durée : 1h30.

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

THÉÂTRE - CRITIQUE

Final Cut de Myriam Saduis



AGNÈS SANTI

Myriam Saduis prend la main : contre les traumatismes de son histoire familiale, elle crée un magnifique récit théâtral en forme d'enquête libératrice.

L'histoire d'une vie, c'est toujours une histoire à tiroirs qu'on ouvre, referme, encore et encore... C'est toujours une histoire de famille plurielle, démultipliée, et c'est aussi une traversée de l'époque, où les faits de l'Histoire deviennent alors expériences vécues, ressenties dans l'âme et le corps. Celle de Myriam Saduis n'est pas simple. Elle se noue entre la France et la Tunisie, entre une puissance coloniale et un protectorat français à l'aube de son indépendance. Entre une mère italienne née en Tunisie et un père arabe. Ils se sont rencontrés en 1955, un an avant l'indépendance tunisienne, un an après le début de la guerre d'Algérie. Leur histoire d'amour fulgurante, transgressive, fut de courte durée. Myriam a dû vivre avec cette béance : un père absent, occulté et effacé par la mère. Jusqu'à l'empêchement de tout contact avec sa fille, jusqu'à la transformation de son nom, Saâdaoui, qu'elle a francisé. Ce qui rend le geste théâtral de Myriam Saduis magnifique, c'est

une multiplicité de qualités qui s'épaulent et se renforcent. Un texte et une mise en scène précis, fluides, minutieusement organisés. Une interprétation juste, millimétrée, pleinement engagée et nourrie, mais jamais dans le registre compassionnel.

Récit réparateur

Comme l'indique le titre, après avoir tant subi, c'est elle qui prend la main, qui énonce et structure le récit, et elle le fait avec un talent sûr, avec une vitalité impressionnante, avec un humour mordant, qui déjouent les traumatismes et les blessures. « Je raconterai cette histoire — non pas le malheur, non ! — dont je ferai une déconstruction, un montage, une fiction plus vraie que vraie. » confie-t-elle. Elle agence les fragments éparpillés pour construire un bel édifice, fragile et solide à la fois, dans lequel les outils de la psychanalyse et ceux du théâtre peuvent par de secrètes alliances se rejoindre et conjuguer leurs effets. Et peuvent aider à s'ouvrir au monde. Lorsque Pierre Verplancken paraît pour jouer la scène du pansement de La Mouette dans l'acte III (il interprète la mère, Arkadina, tandis que la narratrice interprète le fils, Kostia), leur échange est infiniment touchant. Aussi tenace que le jeune Hamlet en quête de preuves du meurtre de son père, Myriam Saduis enquête sans relâche. Mais malgré les douleurs et les colères, sa quête à elle ne s'avère ni désespérée ni chimérique, mais merveilleusement réparatrice. A découvrir par tout spectateur...

A.S.



Les plaies du passé colonial français refont surface à Avignon

AFP, publié le mardi 16 juillet 2019 à 16h10

Dans la première histoire, c'est le père tunisien qui a été rayé de la carte familiale, dans la deuxième, c'est le grand-père algérien.

A Avignon, deux pièces coup de poing, l'une autobiographique, l'autre fictive, mêlent l'intime et le politique pour raconter comment des traumatismes historiques comme la bataille de Bizerte ou le massacre d'Algériens à Paris en octobre 1961, ont fait éclater irrémédiablement des familles mixtes.

Présentée parmi les 1.600 pièces du foisonnant festival "off" d'Avignon, "Final Cut" est racontée et jouée par Myriam Saduis qui en est également l'héroïne. Elle qui s'appelait Saâdaoui avant que sa famille maternelle - des Italiens qui ont quitté la Tunisie en 1958 pour la France - n'éradique son père tunisien de sa vie.

Dans la pièce non dénuée d'humour, la plupart du temps seule en scène, elle raconte comment elle découvre pour la première fois le visage de ce père à travers des négatifs de photos gardés par sa mère.

« Ne pas être assignée »

"Pour moi, c'était comme une métaphore du colonialisme français. Il y a tout un déni, des +négatifs+ dans la mémoire collective qui attendent d'être révélés", affirme à l'AFP la metteuse en scène et actrice de 56 ans établie en Belgique.

"Une fois qu'on les a révélés, on pourra les ranger dans un album et passer à autre chose", ajoute-t-elle.

Après plusieurs années de psychanalyse, elle se dit en paix avec ce passé traumatisant.

C'est en 1961, avec la bataille de la base navale tunisienne de Bizerte encore occupée par les troupes françaises, que son père et sa mère, alors enceinte d'elle, décident de partir pour la France. Mais ils sont rattrapés, le 17 octobre de la même année à Paris, par la répression sanglante d'une manifestation pacifique à l'appel du FLN algérien contre un couvre-feu imposé par Maurice Papon.

"Mes parents se trouvent projetés dans un contexte où le racisme est à son comble, où mon père par le seul fait d'être un Arabe est regardé de travers", explique Myriam Saduis.

Elle relate comment en vertu de la loi de 1972, sa mère décide de franciser son nom, lui permettant de "ne pas être assignée +fille d'immigré+". Puis comment cette mère, elle-même persécutée par sa famille pour avoir aimé un Arabe, a fait expulser de France le père.

Ce n'est qu'à l'âge de 40 ans, à la mort de sa mère, que la metteuse en scène rencontre pour la première fois sa famille paternelle en Tunisie (ses proches ont assisté bouleversés à une représentation de la pièce à Tunis).

Soulignant l'importance de la décision d'Emmanuel Macron d'ouvrir les archives de la guerre d'Algérie, elle estime qu'"on assiste à une prise de parole d'enfants et de petits-enfants d'ex-colonisés".

"Et ces paroles commencent à être entendues", citant Alice Cherki, auteur de "La frontière invisible", ou Alice Zeniter, prix Goncourt des lycéens en 2017 pour "L'art de perdre" sur son grand-père harki.

L'intime abîmé par le politique

Dans "Quais de Seine" de la Roumaine Alexandra Badea, c'est un autre couple, Irène, pied noir et Younes l'Algérien, qui atterrit à Paris en pleine guerre d'Algérie, avant d'être séparé dans la foulée du 17 octobre 1961.

"Ce qui est bouleversant, c'est que ça s'est passé ici, dans les rues qu'on traverse, sur ce pont", dit-elle à l'AFP en référence au pont Saint-Michel où une stèle commémorative est érigée.

La pièce est le deuxième volet d'une trilogie, qui avait déjà traité le massacre à Thiaroye, près de Dakar, de soldats sénégalais par l'armée française en 1944.

Dans un va-et-vient scénique entre passé et présent, une jeune fille, Nora, est à la recherche de ses origines. Derrière, un écran qui s'allume et s'éteint au gré des scènes, ses grands-parents s'aiment puis se déchirent.

"Une fille m'avait racontée l'histoire de son grand-père algérien dont on lui a jamais parlé", explique Alexandra Badea. "Ce qui m'a intéressé, c'est comment le politique abîme l'intime", ajoute la dramaturge.

"Il faut se confronter à ces histoires en les nommant, sinon elles continuent de générer de la frustration, de la non-reconnaissance, de la violence", dit-elle.

Myriam Saduis a la mémoire qui planche

21 juin 2019/dans À la une, A voir, Avignon, Best Off, Festival, Les critiques, Off, Théâtre /par Anaïs Heluin



Dans *Final Cut*, Myriam Saduis se livre pour la première fois à un récit intime. À une exploration en profondeur, mais non sans humour, d'une histoire familiale pleine de trous et de tragédies. Entre France, Italie et Tunisie. Le spectacle, présenté au festival Carthage Dance à Tunis est à l'affiche de la Manufacture dans le Off à Avignon.

Si Myriam Saduis a la démarche légère, aérienne, on ne peut pas dire qu'elle danse. Tout juste, en chantant quelques phrases de Barbara ou au détour d'un souvenir particulièrement vif, esquisse-t-elle un petit bal solitaire. Quelques pas qui laissent deviner une grande fragilité derrière sa manière franche, presque brute, d'occuper l'espace. Si elle a travaillé avec la chorégraphe d'origine libanaise [Nancy Naous](#), et qu'elle exprime volontiers son rejet de tout spectacle qui manque de corps, sa nouvelle création, *Final Cut*, est clairement du côté du théâtre. Il repose sur le mot. [Mariem Guellouz](#) et [Kahena Sanaâ](#), respectivement directrice et directrice artistique de Carthage Dance à Tunis, dont la seconde édition a eu lieu du 14 au 20 juin 2019, n'ont pourtant pas hésité à mettre cette pièce au programme.

Audace récompensée : cette représentation fut l'un des moments forts des premiers jours du festival.

Créé en novembre 2018 au Théâtre Océan Nord à Bruxelles, qui soutient Myriam Saduis depuis ses débuts dans la mise en scène avec *Une affaire d'âme* – première création théâtrale du récit éponyme d'Ingmar Bergman –, *Final Cut* devait passer par Tunis avant de poursuivre sa route à La Manufacture au Festival d'Avignon. Car dans cette création qu'elle qualifie de « monologue-en-duo », où le comédien **Pierre Verplancken** fait à ses côtés quelques brèves mais puissantes apparitions, **la Tunisie tient une place centrale. De ce pays où la démocratie acquise après la révolution de 2011 bute sur de nombreuses difficultés, la comédienne et metteuse en scène a hérité la moitié de l'histoire qu'elle conte dans *Final Cut*. L'autre venant de l'autre côté de la Méditerranée. De France et d'Italie.**

Dès les premiers mots qu'elle prononce derrière un bureau planté côté jardin, Myriam Saduis expose la lacune personnelle, l'inconnu à partir duquel elle a construit sa pièce. « *Je suis née en France, en 1961. Et je n'ai découvert qu'à 40 ans dans quelles circonstances ma naissance a eu lieu* », dit-elle avant de présenter ses parents. Son père tunisien et sa mère née en Tunisie dans une famille de colons italiens. Grave avec une touche de dérision, son ton quasi-professoral tranche d'abord avec la nature du propos abordé. D'emblée, l'artiste installe ainsi un trouble. Un entre-deux qui, lorsqu'elle relie son récit personnel à celui des sociétés tunisiennes, françaises et italiennes des années 1960, se rapproche de l'écriture d'**Annie Ernaux** dans *Les Années* (2008). Une « auto-socio-biographie », selon le terme inventé par l'auteure elle-même, où la vie privée d'une femme et l'Histoire de la France depuis l'immédiat après-guerre jusqu'à l'élection de Nicolas Sarkozy sont placées sur un plan d'égalité. Où le quotidien révèle le fond d'une époque.

Le récit de la bataille de Bizerte ouvre la belle exploration de Myriam Saduis. Sa mère, apprend-on, fait partie des Européens qui fuient la Tunisie en 1963, pour aller s'installer en France. Dans son langage précis, presque coupant mais aussi plein d'un humour dont on sent qu'il est le fruit d'une conquête, l'artiste ouvre ainsi la chronique d'une enquête qu'elle a menée pendant de nombreuses années afin de comprendre la disparition de son père avant sa naissance. Et la violence, puis la folie de sa mère qui, du fait de son union avec un Tunisien dans un contexte postcolonial, a subi l'exclusion des siens. Comme l'indique son titre qui emprunte au lexique du cinéma, ***Final Cut* est aussi l'histoire d'un montage. Celui de la pièce elle-même, raconté en quelques mots au détour d'une anecdote, d'une tentative de reconstitution.**

Si Myriam Saduis ne danse pas au sens habituel du terme, elle fait valser sa mémoire et ses sentiments. Sur un fil, conservant sa force de joie jusque dans les passages les plus sombres de sa traversée, elle réussit à transmettre non seulement une mémoire complexe, mais aussi toute la lutte, tout le travail qu'a nécessité l'écriture du spectacle. Tout le temps et la peine qui font sa valeur, sa beauté.

Anaïs Heluin



Avignon Le OFF : la sélection Artistik Rezo

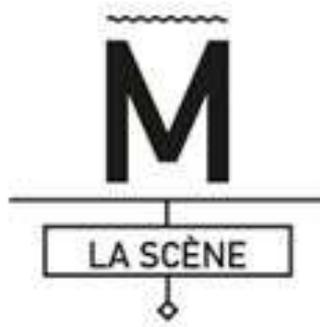


Le Festival OFF d'Avignon est un véritable vivier de la création contemporaine. Cette année encore, il accueillera près de 1500 spectacles ! Voici nos coups de cœur de l'édition 2019 !

Final Cut : comment survivre à la folie familiale ?

« Elle a occupé toute la scène de mon enfance et de mon adolescence, cette folie maternelle. Mon père se tenait là, comme flouté, comme ces négatifs photographiques que ma mère n'avait pu se résoudre à jeter. » Ce monologue-en-duo, plein d'images et de chansons, dit le refus de se laisser briser.

Qui ? de Myriam Saduis / **Où ?** La Manufacture / **Quand ?** du 5 au 25 juillet (relâches les jeudis 11, 18) à 18h10/ **A quel prix ?** De 8 € à 18,50 €



Myriam Saduis, auteur, metteuse en scène & comédienne présente au Théâtre La Manufacture, *Final Cut*, une pièce qui, dans un montage serré, conjugue mémoire individuelle et collective. Celle du colonialisme, de la Guerre d'Algérie, du protectorat tunisien.



VOIR LA VIDEO: <https://mlascene-blog-theatre.fr/final-cut-myriam-saduis/>

PRENDRE LE POUVOIR SUR SON PASSÉ

Final cut porte parfaitement son nom. Il s'agit pour Myriam Saduis, la « réalisatrice » du film familial, de prendre le pouvoir sur son passé et d'en assurer le montage final. Issue d'une famille franco-tunisienne, taradée par la figure d'un père tunisien effacée par sa mère, Myriam Saduis avoue avoir mis plus de quinze ans avant d'oser porter son histoire sur scène. « *Je suis née en France, en 1961. Et je n'ai découvert qu'à 40 ans dans quelles circonstances ma naissance a eu lieu* ».

De montage, il est bien question. **Myriam Saduis**, assise devant un bureau qui recèle de nombreux tiroirs, organise le dévoilement de ce qui est caché. Avec aisance, humour,

maîtrise du geste dans l'espace, la comédienne amène le spectateur, captivé, jusqu'à la révélation ultime.

ÉCLAIRER NOTRE HISTOIRE

Son parcours intime traverse également des pans d'histoire dramatiques trop souvent occultés par la France. Ceux liés à la colonisation française en Afrique du Nord. A son histoire personnelle font écho les massacres du **17 octobre 1961** ordonnés par le sinistre **Maurice Papon** encore Préfet de police malgré ses « crimes contre l'humanité » reconnus seulement en 1983. De **1942 à 1944**, à Bordeaux, ce haut fonctionnaire avait contribué à la déportation des Juifs vers les camps d'extermination. En 1961, il décidait le lynchage et le meurtre des Algériens venus manifester. Cette même année, la Tunisie, fraîchement indépendante, subissait à **Bizerte** les bombardements meurtriers de l'armée française qui ne voulait pas abandonner ce port stratégique de la Méditerranée.

Pour **Myriam Saduis**, il est important aujourd'hui, face « à la montée des nationalismes, du repli sur soi, de la recherche de boucs émissaires, de mettre à disposition cette histoire pour déclencher un désir de parole ». La réalité lui donne raison. L'instance **Vérité et dignité** a récemment transmis le fruit de ses recherches sur la bataille de Bizerte au gouvernement tunisien en vue d'une reconnaissance par l'état français.

Final cut est un spectacle captivant qui, de main de maître, met un point final à une enquête intime. Mais, cette parole ouvre aussi un chemin qui nous permet de vivre ensemble. En connaissant l'histoire qui nous est commune.

Festival #OFF19 d'Avignon au Théâtre La Manufacture, à 18h10

Metteuse en scène : Myriam Saduis

Interprètes : Myriam Saduis, Pierre Verplancken

Éclairagiste : Nicolas Marty

Ingénieur son : Florent Arzac

LE BRUIT DU OFF

par Béatrice Stopin



[>>> Visionner la vidéo](#)

OUVERT AUX PUBLICS

SPECTACLE VIVANT ET DÉCOUVERTES CULTURELLES EN PACA



[VU] OFF19 : FINAL CUT DE MYRIAM SADUIS . 25 JUILLET 2019 /// [LES RETOURS](#) - [VU #OFF](#)

« Écrire, c'est tenter de savoir ce qu'on écrirait si on écrivait » Marguerite Duras. Alors Myriam Saduis, amoureuse de l'écriture de cette grande dame nous le dira-t-elle après, se raconte comme si elle redécouvrait en l'écrivant, en se racontant sur scène, ce qu'elle avait à raconter, c'est-à-dire qui elle est. Il est 18h10 et nous sommes déjà en suspend jusqu'au *Final Cut* de Myriam Saduis à la Manufacture en intramuros.

Un petit bureau avec beaucoup de tiroirs, bien cachés, parade à jardin. C'est le seul élément sur scène que Myriam Saduis rejoint rapidement, comme pressée, lorsque le Noir du plateau se brise.

Quand ma mère est morte,...

« *Quand ma mère est morte...* ». Témoignage personnel. Récit. Direct. Présence. Rétrospectives. Intensité du réel. Mais lequel ?

Ma mère est née en 1938 sous le protectorat de Tunisie. Celui que Jules Ferry, le 28 juillet 1885, positionne dans l'espace de droits des races supérieures. A 18 ans, en 1955, cette jeune femme qui n'a pas fait d'études rencontre un homme plus âgé (il a 30 ans). C'est déjà un homme d'affaire. Jusqu'ici, ça ressemble vraiment à du Duras. Vous ne trouvez pas ?

L'Algérie est française et le sera jusqu'à 1962. La Tunisie deviendra indépendante plus tôt, en 1956, à l'exception de la base contrôlée de Bizerte. Peu de temps donc après leur rencontre. Des projections sur l'écran en fond de scène de documents photographiques ou filmés précieux aident à planter l'époque, aident à comprendre. C'est juste. Ni trop, ni trop peu. La famille maternelle d'origine italienne quitte la Tunisie pour Dijon en 1958. C'est par correspondance épistolaire que leur amour va se développer jusqu'à la majorité au 19 juillet 1959. Elle rejoint alors l'homme qu'elle aime. Myriam, celle qu'on voit devant nous sur scène, naîtra de cet amour. « *Ma mère était*

italienne. Mon père était Tunisien. Ma mère était européenne. Mon père était Arabe. On entend tout de suite quelque chose, non ? » .

D'un geste discret, comme si nous spectateurs n'étions pas là, Myriam adresse un coucou à la photo.

Trois ans plus tard. C'est la séparation. L'amour est apatride mais des frontières se créent. Myriam ne reverra plus jamais son père. Myriam s'est levée. Elle caresse l'écran. L'absence est là. À 5 ans, elle apprend à lire et l'enquête commence. Constante. Urgente. Déterminée. Elle retrouve le négatif d'une photo de son père. D'un geste discret, comme si nous spectateurs n'étions pas là, Myriam adresse un coucou à la photo. Eh oui, c'est du réel. Eh oui, la scène donne à voir plus que ce que l'écriture peut dire.

Rétrospective sur l'enquête. Myriam revisite l'intranquillité dans laquelle vit sa mère. Elle réentend les chansons de Barbara que sa mère fredonne. Elle dévisage ses essayages de robes. Elle se réexamine aussi. Elle interroge sa propre compulsion d'objets, scrute ses tics le langage, décrypte ses gestes rituels. « *Évidemment, j'ai une psychanalyse pendant 12 ans, trois fois par semaine* ». Et on devine que ça a été douloureux.

« *Je n'ai jamais revu mon père mais il a fait signe deux fois* ». Le premier. À 11 ans, une femme sonne à la porte et annonce « *ton père veut te revoir* ». Sa mère s'y opposera de toute sa force allant jusqu'à franciser le nom de famille tel que la loi du 25 octobre 1972, toujours en cours, l'autorise. Saduis est une fabrication issue de Saâdaoui. Les livres, ceux de Duras encore, sont des identités remarquables pour Myriam. Le second. Un soir de février. « *Ton père est venu* ». Sa mère l'expulsera de la maison. Elle portera plainte, bénéficiera du contexte conciliant anti-arabe pour l'expulser même de France où il vit pourtant depuis 16 ans ! Myriam fait une tentative de suicide. Myriam fugue à 18 ans. Myriam se tait. Myriam sur scène enlève sa perruque. Myriam devient comédienne et le théâtre joue son rôle. Myriam rejoue ou revit un extrait de l'acte III de *La Mouette* de Tchekhov. Pierre Verplancken lui donne la réplique et elle décompose le rejet du « petit bourgeois de Kiev », le père disparu. Elle le comprend désormais. Quelques temps après, son père est mort.

Sa mère est arrivée au cœur des ténèbres. Elle est internée d'office. Son intranquillité masquait à qui ne savait le voir, à qui ne pouvait le voir, à qui ne voulait le voir, des délires paranoïaques, la maladie mentale. Son cœur a vite et mystérieusement lâché. Elle est morte.

... Je suis allée sur la tombe de mon père.

Quand ma mère est morte..., j'ai pu aller sur la tombe de mon père avec mon fils. A Tunis, on lui a dit tendrement : ça fait 40 ans qu'on t'attend. Myriam est revenue à Tunis. Sur la photo projetée en fond de scène, le zoom se resserre lentement, petit à petit, mais moins vite que notre regard de spectateurs qui ont entendu, ont écouté, ont compris, sur un couple uni, souriant en haut d'un paquebot chargé qui quitte Tunis. On les discerne de plus en plus, de mieux en mieux. Mais le zoom ne s'arrête pas. Il continue sur le coin de ciel entre eux deux. Père et mère s'écartent pour ce coin de ciel qui perce entre eux deux et rempli petit à petit l'écran. Final Cut.
Merci Myriam.

Daniel Le Beuan

réseaux sociaux



Anne Bocandé - RFI

17 juin, 08:34 ·

[Coup de <3/ #Théâtre]

Pas encore tout à fait remise de la pièce bouleversante de [Myriam Saduis](#)

FINAL CUT présentée hier soir au [Carthage Dance](#) - [الكوريغرافية قرطاج أيام](#) .
Beaucoup d'émotions dans la salle du 4e Art à l'issue de la représentation.
Jouer cette pièce ici était particulièrement fort.

Myriam Saduis à travers le récit de son histoire personnelle contribue à l'écriture d'une page de l'histoire commune entre la Tunisie et la France.

Née d'un père tunisien et d'une mère italienne, elle grandit en France, où ses origines sont effacées volontairement par sa mère, où elle ne connaîtra jamais son père.

Final cut est alors l'[en]quête d'une vie ; elle remonte le fil de cette histoire à trous. Elle remplit les manques, les absences, les silences, pour délier cette histoire intime liée intrinsèquement à l'histoire coloniale.

Et comme compagnons dans cette quête, il y a les mots de Marguerite Duras, ceux de Barbara, de Tchekhov, de Hugo, puis, nous dira l'auteure, ceux de Edward Saïd, de Seloua Luste Boulbina, en citant aussi Brecht...

A suivre !

prix maeterlinck

PRIX MAETERLINCK — Le 23 septembre 2019, au Théâtre National de Belgique, les « Prix Maeterlinck de la Critique » organisés par l'ensemble de la presse belge francophone récompensaient deux fois **Final Cut** de Myriam Saduis : en tant que « Meilleur spectacle » de la saison 2018-19, et pour la prestation de la « Meilleure actrice ».



CULTURE Rechercher

À la une Fil Info Cinéma Musique Livres Bande dessinée **Scène** Arts plastiques

Scène Théâtre Danse Opéra

Prix Maeterlinck de la Critique 2019. Myriam Saduis meilleur spectacle et meilleure actrice.

A video player showing a woman, Myriam Saduis, smiling and speaking at a podium. A man in a blue shirt and black jacket stands behind her. The video player has a play button icon and a close button in the top right corner.

Publicité, fermeture dans 6 secondes



La Libre Belgique.

Publié le lundi 23 septembre 2019 à 22h00

Marie Baudet

Myriam Saduis, lauréate des Prix Maeterlinck : engagement citoyen et féminisme

Psychanalyste, autrice, metteuse en scène, elle se révèle également actrice. Et obtient, avec "Final cut", le Prix Maeterlinck du meilleur spectacle et celui de la meilleure comédienne.

"J'aurais pu disparaître. Mais j'ai conquis le final cut [...] et dès lors je raconterai cette histoire – non pas le malheur, non ! – dont je fais une déconstruction, un montage, une fiction plus vraie que vraie", écrit-elle à propos de Final Cut, créé en novembre 2018 au Théâtre Océan Nord, avec le soutien d'Isabelle Pousseur, et couronné meilleur spectacle de la saison écoulée.

Une histoire, la sienne, qui révèle les failles et les secrets de sa venue au monde, fille d'une mère paranoïaque, "au sens clinique du terme", et d'un père effacé par l'intégration ambiguë de l'histoire du XXe siècle dans le schéma familial. Jusqu'à son patronyme, Saâdaoui, francisé en Saduis.

Une histoire dont le passage à la scène la remet en lumière non seulement comme plume, talent dramaturgique, œil structurant de l'espace et des mots, mais comme actrice, présence en silence et en parole. Silence et parole qui constituent sa personne et dont elle a fait ses outils, sa matière, dans la pratique psychanalytique et dans la marmite théâtrale.

Française, née en 1961 ("en pleine décolonisation", ce qui dans son récit revêt une importance certaine), Myriam Saduis fait des stages au Théâtre du Soleil, auprès d'Ariane

Mnouchkine – rencontre déterminante – avant de s’inscrire à l’Insas, à Bruxelles. Comédienne au début des années 1990 (dans Musset chez Sireuil ou Shakespeare chez Dezoteux), elle se tournera plus tard vers la mise en scène.

En parallèle et dans l’intervalle, elle se forme à la clinique psychanalytique et travaille pendant quinze ans en milieu psychiatrique, en menant notamment des ateliers théâtre avec des personnes en difficulté.

Créer à travers et avec la souffrance

Ayant obtenu en 2004 les droits d’Affaire d’âme, scénario d’Ingmar Bergman resté inédit, elle y voit "la chambre intérieure où une femme essaie de reconstruire ce qui a eu lieu, sous forme de fiction", tout en relevant le défi de la forme – "Il fallait changer de focale" – et du sens à trouver au-delà de la douleur, ce sujet vertigineux. "Il y a des mots qui, pour Myriam Saduis, ne bordent pas la souffrance, mais malgré tout on crée, à travers cela et avec cela."

Fin 2008 éclot ce spectacle ("maîtrisé et accompli qui transporte le public au cœur du mystère de l’être et de sa représentation", comme l’écrit alors Philip Tirard dans nos colonnes) que couronnera en 2009 le prix de la critique de la meilleure découverte.

Le Théâtre Océan Nord reste le lieu privilégié, ouvert aux chemins de recherche, où la metteuse en scène mène ses aventures.

Tchekhov et sa Mouette donneront lieu sous sa plume à une adaptation neuve et forte, créée en janvier 2012 et reprise l’été suivant dans le Off d’Avignon. Tandis que, signée Arthur Nauzyciel, une autre Mouette, boursouflée, échoue dans la cour d’honneur du Palais des papes, la version sensible et palpitante qu’en livre Myriam Saduis, La Nostalgie de l’avenir, fait le plein au Théâtre des Doms et obtiendra dans la foulée le prix de la meilleure mise en scène.

Après Protocole de relance (d’après Si ce n’est plus un homme de Nicole Malinconi, avec Nicole Colchat, au Poème 2 en 2013) où, à nouveau, il est question de mettre des mots sur des maux, c’est sur le parcours d’Hannah Arendt que se penche Myriam Saduis avec la complicité de Valérie Battaglia à l’écriture et à la dramaturgie. Amor Mundi ouvre la saison 2015-16 de l’Océan Nord. Une fête des sens aussi bien que du sens, aux accents gais et graves, charnels et parfois oniriques, qui connaîtra, là encore, un joli succès couronné de reprises.

Mobilisation citoyenne, engagement féministe

Au fil de ce parcours, dans chacune de ses réalisations, Myriam Saduis dévoile, non sans pudeur, les failles et les forces qui la traversent et par lesquelles se meut l’humanité. Son engagement citoyen et féministe, fervent, se superpose à son langage artistique.

Ainsi fut-elle, début mai 2018, de la toute première assemblée constituante F(s), vaste groupe de femmes de culture qui n’a de cesse, depuis lors, de relever les inéquités à l’œuvre

dans les milieux artistiques, l'absence toujours manifeste de parité. "Il est temps de voir que cette situation se répète, et ce qu'elle révèle", pointait-elle alors. Dans la foulée d'une carte blanche étayée, les actions se sont structurées dans l'étude de cette réalité et dans la lutte résolue contre la minorisation persistante des femmes dans le monde culturel et théâtral. Myriam Saduis, comme ses sœurs, est loin d'avoir déposé les armes.